Ligue française de l'enseignement. Correspondance hebdomadaire de la Ligue française de l'enseignement. N° 550, 1er avril 1918.

Numéro d'inventaire : 1979.37406.3
Type de document : imprimé divers
Imprimeur : Drevet et Drevet Veuve et Fils
Date de création : 1918
Description : Feuille de journal pliée.
Mesures : hauteur : 498 mm ; largeur : 654 mm
Notes : Plusieurs articles dont un relatant une "conférence d'éducation générale" faite par Ferdinand Buisson et René Viviani, le vendredi 25 février 1918.
Mots-clés : Conception et politiques éducatives
Activités sociales, syndicales, politiques des élèves, étudiants, enseignants
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 2

LIGUE FRANÇAISE D

N° 550 — 1er Avril 1918 CORRESPONDANCE

Abonnement : 3 francs par An. *Bureaux de la Ligue : 3, Ru*

Cette Correspondance est envoyée gratuitement, le Samedi de chaque
Les Sociétés sont priées d'afficher ce Bulletin à

LES JOURNÉES d'Alsace-Lorraine

Constitution du Comité d'organisation

Le Jeudi 7 mars, à 4 heures 1/2, s'est réuni pour la première fois, à l'Hôtel de la Ligue de l'Enseignement, le Comité nommé par le Bureau du Conseil général, chargé d'organiser les *journées d'Alsace-Lorraine* dont nous avons parlé dans la dernière *Correspondance hebdomadaire*.

M. Léon Robelin, secrétaire général, présidait :

Assistaient à la séance :

Mme Jules Ferry, Mme Marcellin-Pellet, secrétaire générale de l'assistance à l'Alsace-Lorraine ;

MM. Baume, président de l'Association générale d'Alsace-Lorraine ; Vuillaume, Président de la Société des Patriotes de la Moselle ; Armbruster, président de l'Union Amicale d'Alsace-Lorraine ; Reinhold, Président de la Ligue d'Alsace-Lorraine ; Schimmer, Walter, Président de la Société de Secours Mutuels des Alsaciens-Lorrains ; Audier, Président de la Ligue Républicaine d'Alsace-Lorraine ; Maurice Bompard ; Niessen, Président de la Société de Prévoyance et de Secours Mutuels des Alsaciens-Lorrains ; Sansboeuf, Président de la Fédération des Associations Alsaciennes-Lorraines ; Philippon, Président de la Renaissance française de l'Alsace-Lorraine ; le Baron Dietrich, Président de l'Effort Alsacien-Lorrain ; Kuss ; le Professeur Vélain ; Capitaine Friedel, Directeur du Musée pédagogique ; Maurice [illegible] sident de l'Effort Alsacien-Lorrain ; Kuss ; le Professeur Vélain ; Capitaine Friedel, Directeur du Musée pédagogique ; Maurice Bouchor ; Pfister ; Frédéric Régamey, artiste peintre ; Lautz ; Meister, Administrateur militaire de l'Alsace ; Robert César-Franck, préparateur à la Sorbonne ; Eugène Weill ; Raymond Koecklin, Président des Amis de Lorraine ; Max Brasmer, attaché à la Commission des Monuments historiques ; Albert Carré, administrateur général de la Comédie Française ; Georges Dietz, ancien adjoint au Maire de Strasbourg ; Henri Karcher, Maire du XXe ; Levy Bruhl ; Lety, Président des « Enfants de Metz » ; Capitaine Frantz Oksinger, magistrat ; Paul Piquelle, ancien rédacteur en chef du « Messin » ; Capitaine Georges Weill, député de Metz ; Bauer, secrétaire de l'Ecole alsacienne ; Julien Tiersot ; Denis, Professeur à la Sorbonne ; Petit-Gérard, artiste peintre ; Léon Auscher, Administrateur du Touring-Club ; Perroy, Secrétaire général de l'Union des grandes associations françaises ; Ripault, Président de l'Union des Jeunesses républicaines ; Paul Gers, banquier ; Haensler-Stehelin, Conservateur du Musée des Arts décoratifs de Mulhouse ; Herrenschmidt.

S'étaient fait excuser :

MM. Emile Hinzelin, Président de la Société Erckmann-Chatrian ; Jules Siegfried, député ; Mme Jules Siegfried ; MM. Wilmoth, Henri Roger, Félix Alcan, Gustave Bloch, Sylvain Lévi, Bouglé, Noël, Député de Verdun ; Rodolphe Reuss, Schmidt, député des Vosges ; Capitaine Lahoen, Capitaine Laurent-Athalin.

M. Léon Robelin, en ouvrant la séance, a prononcé l'allocution suivante :

Mesdames,
Messieurs,

Avant la guerre, la Ligue de l'Enseignement organisait chaque année, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, un vaste congrès où étaient discutées les questions d'éducation populaire qui présentaient un intérêt national et qui tenaient en haleine l'opinion publique.

Depuis la guerre ces congrès n'ont plus eu lieu, mais la Ligue n'a pas renoncé pour cela à mettre en mouvement l'opinion.

En 1916, elle a tenu à Paris une conférence d'entente éducative à laquelle ont participé des délégués venus de tous les départements ainsi que des nations alliées. Des sujets qui donneut matière à de graves préoccupations y figuraient à l'ordre du jour : les orphelins de la guerre, l'éducation professionnelle après la guerre, la préparation de la vie économique après la guerre.

En 1917, elle a ouvert dans cette maison une exposition de l'école à la guerre qui a présenté une documentation incomparable par les rapports innombrables qui lui ont été transmis de toutes les provinces et qui s'est terminée par un hymne à la science, l'inauguration du monument Marcelin Berthelot.

En 1918, la Ligue veut allumer un grand brasier en l'honneur de l'Alsace-Lorraine.

La Ligue de l'Enseignement, vous ne l'ignorez pas, a été fondée en 1866, en Alsace, par Jean Macé, dans le petit village de Beblenheim d'où devait partir la guerre contre l'ignorance. L'Alsace était vraiment une terre prédestinée pour servir de point de départ à une campagne comme celle-là. On se souvient de ces cartes de France dont les départements étaient teintés en couleur d'autant plus foncée qu'ils comptaient plus d'illettrés. Or, en 1866, l'obscurité était complète dans l'ouest. C'était la nuit profonde : le Finistère comptait en effet 58 0/0 d'illettrés, le Morbihan 54 0/0 ; mais au fur et à mesure qu'on s'avançait vers l'est, la lumière filtrait insensiblement : l'Orne, la Sarthe ne comptaient plus que 22 0/0 d'illettrés. Le jour se faisait peu à peu : voici la Seine avec 9 0/0, la Meuse avec 7 0/0 d'illettrés. Puis tout à coup une trouée blanche : c'était l'Alsace avec 2 0/0 seulement d'illettrés.

La Ligue de l'Enseignement, fille d'Alsace, est bien qualifiée vraiment pour revendiquer le droit, dans les heures que nous traversons, de plaider une cause qui nous est chère entre toutes les causes.

Une agitation en faveur de l'Alsace-Lorraine doit être entreprise d'une façon continue, méthodique, et doit s'intensifier de jour en jour. La manifestation inoubliable, historique, qui s'est déroulée le 1er mars dernier à la Sorbonne et dont le retentissement a dépassé de beaucoup nos frontières, a sonné la première cloche de cette campagne. Comme le disait si éloquemment M. Paul Deschanel, la question d'Alsace-Lorraine n'est ni militaire, ni politique, ni territoriale, c'est une question de droit et de moralité, c'est une religion en un mot et c'est pourquoi elle est devenue en quelque sorte un problème universel.

La réintégration de l'Alsace-Lorraine dans le sein de la grande famille nationale ne sera pas seulement une satisfaction pour tous les français, ce sera encore le gage de l'affranchissement des nationalités opprimées, la revanche de la justice, le triomphe de la liberté.

Ce qu'il faut qu'on dise, qu'on écrive et qu'on affiche, ce qu'il faut qu'on répète non pas une fois mais cent fois, ce qu'il faut qu'on sache, c'est que la présente guerre doit rendre et rendra purement et simplement, sans transaction d'aucune sorte, l'Alsace-Lorraine à la France. Elle la lui rendra sans plébiscite. Les Alsaciens-lorrains ne pourraient admettre que leur qualité de français soit mise en question. Par leurs déclarations solennelles des 17 février et 1er mars, leurs représentants ont proclamé en 1871 que leur droit était inviolable. Ni le traité de Francfort d'ailleurs déchiré par l'Allemagne elle-même en août 1914, ni les quarante-quatre années passées sous la domination allemande n'ont porté atteinte à ce droit imprescriptible, il subsiste intégralement et il n'a plus besoin d'être confirmé que n'a besoin de l'être le grand principe qui domine la guerre, le principe même du droit.

Mesdames, Messieurs,

La Ligue de l'Enseignement veut, pendant quinze jours consécutifs, créer une agitation autour de l'Alsace-Lorraine. Comment ? D'abord en ouvrant dans cet hôtel, la maison de Jean Macé, un musée où l'Alsace-Lorraine sera évoquée dans tous ses domaines : historique, géographique, ethnique, archéologique, commercial, industriel, artistique, littéraire, pédagogique, social ; ensuite en organisant des conférences accompagnées d'auditions, de projections, de représentations, des manifestations extérieures, de défilés patriotiques.

Que diriez-vous par exemple d'un grand cortège qui se déroulerait de l'Arc de Triomphe à la Place du Carrousel auquel participeraient des délégués de toutes les associations d'Alsace et de Lorraine, des sociétés de préparation militaire, des vétérans et des combattants de 1870 et 1871, de toutes les sociétés patriotiques, des enfants des collèges et des lycées de Paris. Voyez-vous l'impression que produirait sur les centaines de milliers de personnes accourues pour voir un tel spectacle, la vision inoubliable de ce pèlerinage accompli sur cette voie sacrée de la gloire et du souvenir. Et quelles statues émouvantes, ce long cortège pourrait faire sur ce prestigieux parcours où l'on rencontre les statues de Lafayette, Gambetta, Jeanne d'Arc, Jules Ferry, Strasbourg ? [illegible] à Paris que nous voulons créer cette agitation, mais en province aussi. Par les comités que la Ligue possède dans tous les départements, elle est en mesure d'agir simultanément.

Il faut que le même jour, à la même heure, des cortèges semblables aient lieu dans toutes les villes de France. On s'ingéniera ici et là à trouver la voie sacrée. Il n'est pas de ville qui n'ait son monument patriotique érigé en l'honneur de ceux qui sont morts pieusement pour la patrie. Combien de cités s'enorgueillissent de posséder la statue d'un grand français ! On réunira ces deux pôles par un trait d'union symbolique. Il faut que partout les âmes vibrent au même diapason.

Nos projets sont vastes comme vous le voyez, mais nous sommes ambitieux parce que vous êtes avec nous.

Je vous salue au nom de la Ligue de l'Enseignement tout entière et je vous remercie de la collaboration précieuse que vous voulez bien nous apporter. Chacun de vous représente une force et chacun de vos noms une autorité.

Grâce à vous, les idées que je viens très rapidement de vous exposer deviendront, j'en suis certain, une réalité vivante. Honneur à vous, qui aurez accompli cette grande œuvre vraiment digne de vos talents, de vos activités et de vos efforts !

Après une discussion générale à laquelle ont participé Mme Jules Ferry, Marcellin-Pellet, MM. Armbruster, Philippon, G. Weill, Sansboeuf, Regamey, Albert Carré, quatre sous-commissions ont été constituées : Musée, Conférences et représentations, Manifestations extérieures, Propagande en province.

En principe, le Comité a décidé que cette quinzaine aurait lieu du 13 au 27 Juin.

La séance est levée à cinq heures 1/2.

⁂

Les Sous-Commissions

Les sous-commissions indiquées ci-dessus se sont réunies à l'Hôtel de la Ligue de l'Enseignement, les Jeudi et Samedi 21 et 23 Mars. Elles ont été ainsi constituées :

Sous-commission du Musée

Président : M. Philippon.
Vice-président : M. Petit-Gérard.
Secrétaire : M. Lautz.

Sous-commission des conférences et représentations

Président : M. Armbruster.
Vice-Président : M. Bompard.
Secrétaire : M. Ripault.

Sous-commission des manifestations extérieures

Président : M. Wilmoth.
Vice-président : M. Auscher.
Secrétaire : M. Piquelle.

Sous-commission de la propagande dans les départements

Président : M. le baron Dietrich.
Vice-président : M. Eugène Weill.
Secrétaire : M. Max Brasmer.

NOS CONFERENCES DE L'HIVER 1917-1918

PREMIÈRE SÉRIE

Feuilletons parlés du Lundi de M. Camille Le Senne

Durant le mois de Mars, M. Camille le Senne, a traité les sujets suivants :

Lundi 4 Mars. — **La Robe Rouge** de Brieux.
Lundi 11 Mars. — **Othello** de Shakespeare.
Lundi 18 Mars. — **La Samaritaine** d'Edmond Rostand.

⁂

Voici l'appréciation du journal *La France* sur la conférence du 4 mars :

Il n'est pas douteux que la *Robe Rouge* occupe et doive garder une place à part dans le répertoire de M. Eugène Brieux. Elle s'apparente à plusieurs des œuvres maîtresses d'Emile Augier, de Dumas fils, de Paul Hervieu, consacrées à la réforme du Code. Peut-être même est-elle plus courageuse, car, suivant la remarque de M. Camille Le Senne, dans sa brillante conférence de la Salle Récamier, dont le succès a été considérable et méritait de l'être, « l'auteur ne s'attaque pas seulement à des textes, à des articles du Code. Par delà, et par dessus la lettre écrite, il déclare la guerre à des personnalités réelles, aux mauvais juges. » Et c'est une audace qui a suscité, qui suscite encore bien des colères, singulièrement honorables, pour le dramaturge.

Ajoutons qu'il y a une contre-partie non moins élogieuse, celle de l'approbation non moins vigoureuse, donnée à la thèse de M. Brieux dans le domaine de la haute magistrature comme dans celui du barreau. En ce qui concerne ce dernier, M. Camille Le Senne a rappelé, au milieu des applaudissements, une page éloquente et généreuse où M. Emile de Saint-Auban, après s'être rallié aux critiques dirigées par M. Brieux non seulement contre les lacunes du Code de procédure criminelle mais contre les imperfections de certains juges, conclut ainsi : « A ceux de qui dépendent notre honneur et nos intérêts on ne rappelle jamais trop les gravités de leur terrible tâche ; il faudrait que, toujours, en revêtant sa robe, celui qui instruit, qui requiert ou qui juge, ait présente à la mémoire la phrase de Lamennais : « Quand je pense qu'il y a des hommes qui osent juger des hommes, je suis épouvanté et un grand frisson me prend. »

Le conférencier de la Ligue de l'Enseignement a rappelé aussi un important article de M. Fabreguettes, conseiller à la Cour de Cassation, où sont précisées les réformes de détail qui seraient la conséquence logique d'un examen impartial de la *Robe Rouge* et qui insiste sur ce point particulier : « L'instructeur ne devrait jamais sortir de son cabinet pour aller conférer avec les membres du ministère public qui ne sont pas ses chefs » et demandant aussi que la nomination du juge d'instruction, faite pour une durée strictement limitée, émane du tribunal tout entier. Le magistrat instructeur, une fois investi, ne serait point révocable en cette qualité à moins d'avis conforme de la Chambre d'accusation, du procureur général et du premier président. La proposition mérite d'être étudiée... après la guerre. Son adoption garantirait l'indépendance du juge. Elle aurait aussi pour résultat de s'opposer à la routine et à l'endurcissement professionnels.

Les originales scènes de la *Robe Rouge* ont été interprétées avec [illegible]

Les principales scènes de la *Robe Rouge* ont été interprétées avec beaucoup de conviction et de puissance par Mlle Sida, une ardente et vaillante Yonetta, également applaudie dans les passages de force et dans les « couplets » de sentiment, et par M. José Roland, de l'Odéon, qui a composé avec un art très sûr, une émouvante progression, le personnage d'Elchepare, rusant à faux devant le juge d'instruction, mais d'une sincérité poignante dans la scène où il déclare à Yanetta qu'il la déteste et la renie. M. Louis Martin a très adroitement silhouetté Mouzon. Le succès de M. José Roland n'a été moins grand, en fin, de matinée, dans le conte de l'*Arlésienne* qu'il a merveilleusement détaillé.

⁂

A l'issue de la conférence du 18 mars qui terminait la série des Feuilletons parlés pour l'hiver 1917-1918, M. Léon Robelin, au nom de la Ligue de l'Enseignement, a remercié M. Camille Le Senne, d'avoir procuré à nos auditeurs, dix-huit fois consécutives de grandes joies de l'esprit qui sont en même temps, un réconfort de l'âme et il exprime le vœu que bientôt une autre coupole que celle de la salle Récamier vienne récompenser les travaux, les efforts et le talent du maître de la critique.

DEUXIÈME SÉRIE

Conférences Patriotiques

Mercredi 20 Février 1918

La Houille, le Minerai et la Paix du Monde

Le problème de la houille est devenu le problème essentiel dans la guerre actuelle. On a dit souvent que cette guerre était une guerre de matériel. Mais le matériel n'est pas tout. Il faut les matières premières pour la fabriquer. A ce point de vue les puissances industrielles de l'occident sont nettement inférieures aux puissances centrales. Elles n'ont pas assez de combustible. L'Italie n'a presque pas de houille, le Portugal non plus. Le bassin houillier franco-belge est, pour les deux tiers, aux mains de l'ennemi. La France ne produit plus guère que 22 millions de tonnes de houille par an, un peu plus de la moitié de sa consommation en temps de paix, un peu moins de la moitié de sa consommation en temps de guerre. La Russie, n'en parlons pas. Reste l'Angleterre, ce bloc de houille. Avec ses 275 millions de tonnes annuelles et ce qui reste de la production française, elle dépasse de 50 millions environ, la production ennemie. Est-ce suffisant et le problème du minerai n'est-il pas angoissant. Par suite de l'occupation par l'Allemagne des merveilleux gisements du Luxembourg, de Belgique et de Lorraine, la production des pays de l'Entente était inférieure de 23 millions à la production des Empires centraux avant l'entrée en guerre des Etats-Unis qui viennent heureusement compenser et au dela ce déficit.

Ce sont tous ces problèmes qu'a étudiés magistralement devant nous M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, dont le succès fut des plus vifs.

Sa conférence sera publiée *in-extenso*.

Mercredi 27 Février 1918

La Victoire du Droit et la Désannexion de l'Alsace-Lorraine

M. Emile Hinzelin a recueilli le succès habituel qu'il obtient devant nos auditoires et parlant, avec sa flamme et son talent, de raisons que nous avons de croire dans le *Triomphe du Droit*. Il résume tous les motifs qui nous assurent cette victoire : Effort des alliés, mordant de nos soldats, puissance de notre armement, le temps qui travaille pour nous.

⁂

L'Allemagne pour s'en tirer ne compte plus à présent que sur sa propagande. Elle a réussi à acheter la Russie et déclare que 200 Léninе coûtent moins cher qu'un mois de guerre.

Notre race clairvoyante, expérimentée et vaillante déjouera tous les pièges allemands comme nos soldats ont su arrêter leur invasion. Contre notre race lucide et vaillante les mensonges allemands ne prévaudront pas.

Si jamais une pensée de défaillance venait plisser notre front, songeons aux soldats de la France et à l'avenir de nos fils et de la Patrie.

Le conférencier cite les six lignes caractéristiques de M. Wilson :

E L'ENSEIGNEMENT

HEBDOMADAIRE N° 550 — 1er Avril 1918

Récamier, PARIS (VIIe Arr.) Téléphone : 707-32

naine, à toutes les Sociétés adhérentes à la Ligue de l'Enseignement
ur Siège social et en bonne place (à l'intérieur)

Si en 1871, on n'avait pas laissé prendre l'Alsace-Lorraine, les Allemands n'auraient pas violé la Belgique.

L'Alsace-Lorraine rendue à la France sera la consécration du Droit restauré. Je ne veux pas que les fils trébuchent au charnier où s'abattent les pères.

Après avoir montré que les Boches préparent déjà la prochaine guerre, le conférencier termine par une superbe envolée poétique :

Parlant de nos chers morts, il dit :

Ils tiennent leurs yeux pleins de gloire
Fixés sur nos yeux pleins de pleurs.
Si nous fléchissions.
Ces yeux se chargeraient de haine et de mépris
Mais non, la France tiendra
Et les martyrisés seront les triomphants,
Car tu ne seras plus une vaincue, ô France !
Ton drapeau flottera bien haut et
Le monde te rendra ta place, la première.

Cette péroraison est saluée par une triple salve d'applaudissements

Mercredi 6 Mars 1918

Les Enfants Héroïques pendant la Guerre

Ce fut une causerie délicieuse pleine d'humour, que nous fit Jean-Bernard qui est un de nos plus vieux ligueurs et qui, aux côtés de Jean Macé et d'Emmanuel Vauchez, rompit autrefois tant de lances pour faire triompher la cause de l'Instruction obligatoire. Voilà plusieurs hivers qu'il nous promettait de venir mais il n'avait jamais encore pu réaliser son désir qui était le nôtre. Pendant une heure il nous a présenté une gerbe d'anecdotes relatives à l'héroïsme des enfants pendant la guerre. Il nous a rappelé de ces mots d'enfants a l'emporte pièce qui font jaillir les larmes des yeux. Le conférencier notamment a cité le passage d'un livre, *Souvenirs d'une Parisienne*, que vient de publier la maison Berger-Levrault. C'est le récit émouvant d'un voyage de Mme Drouart en Belgique. Conversation entendue dans un tramway de Bruxelles :

« Un officier s'adressant à un petit garçon :

« — Comme tu es joli, mon enfant ?

« — ?...

« — Quel âge as-tu ? J'ai un petit-fils qui a des cheveux blonds et bouclés semblables aux tiens.

« — ?...

« — Mon petit-fils a cinq ans. Me permets-tu de t'embrasser ?

« Cette fois l'enfant répond :

« — Oh ! non ! c'est impossible ; c'est toi qui a tué papa ! »

Mme Drouart ajoute :

« Le vieil officier se détourne, il a des larmes plein les yeux.

« Pourra-t-il jamais embrasser Ludwig sans que lui revienne à l'esprit la réplique vengeresse de l'orphelin. »

Les heures tragiques que nous vivons ont en effet insufflé à tous ces petits, un esprit nouveau de fermeté, de courage et de résolution que nous ne soupçonnions pas. Rappelez-vous le premier cri de cette fillette, qui eut la jambe arrachée par une bombe, au moment de la visite des taubes en 1914 : « Surtout, ne [illegible] dites pas à maman que c'est grave ! » Cette énergie se manifeste chez les plus petits encore. On a cité le cas du jeune fils d'un de nos confrères qui, le lendemain du raid des Gothas refusait de se coucher, et comme sa mère lui disait : « Il faut aller au lit, tu vois bien que la grande vieille jette du sable dans tes yeux », répondit : « Je veux attendre que les Gothas soient passés ! »

Mercredi 13 Mars 1918

Le Rôle des Instituteurs après la Guerre et le Régionalisme

Sans doute l'application des théories du régionalisme, l'effort de renouvellement de la France par la décentralisation la plus large et la plus méthodique est une des questions essentielles d'après la guerre.

Aussi si l'on veut aboutir à ranimer la vie générale de la France par la résurrection de la vie régionale il est impossible que les membres de l'enseignement primaire ne soient pas les coopérateurs principaux de cette vaste et profonde réforme d'autant plus qu'ils sont disséminés également dans toutes les cellules sociales à travers les régions où la décentralisation jetterait une vie nouvelle particulièrement intense.

Si l'école n'est pas en soi régionaliste, elle peut le devenir du fait des maîtres avant même de l'être du fait des programmes. L'instituteur n'est-il pas lui-même un regionaliste pratiquant puisque son recrutement régional l'attache au sol ou du moins aux horizons que de la terre on découvre et puisque son action déborde de l'enseignement dans toute l'activité du village et qu'il exerce une influence que les événements rendent de plus en plus précise et de plus en plus profonde.

D'ailleurs, l'école elle-même deviendra davantage une préparation au retour à la vie. On envisage une culture professionnelle adaptée aux besoins de la région. On arrivera sans doute à créer l'école de l'adolescence ouvrière et rurale, à organiser enfin l'enseignement populaire qui assurera la direction rationnelle de l'enfant dans le sens de ces aptitudes, développera le moral au mieux de l'intérêt général comme de l'intérêt individuel de l'enfant. Mais ces perfectionnements, ces compléments nécessaires de l'éducation ne produiront tout leur effet que s'ils sont orientés dans le sens de la région. C'est d'ailleurs ce qu'ont démontré depuis plusieurs années les instituteurs qui ont été les véritables précurseurs du régionalisme.

Ils sont donc les propagandistes naturels du régionalisme dans l'opinion locale. Le régionalisme ne peut s'accomplir pratiquement ni sans eux, ni contre eux. Il faut faire selon leur vœu le régionalisme pour faire la démocratie et le régionalisme même est une sorte d'intermédiaire pour l'application intégrale des principes fondamentaux de la démocratie.

C'est pourquoi les instituteurs se présentent non pas seulement comme les promoteurs du régionalisme démocratique, mais comme les guides de son application. C'est à eux qui se trouvent au point d'intersection de toutes les difficultés, c'est à eux dont le rôle civique et social devient par la force des choses de plus en plus considérable qu'il appartiendra d'éclairer dans la vie locale renovée, les hommes de bonne volonté qui les entourent.

Ainsi avec leur concours essentiel dont le régionalisme ne peut se passer, s'accomplira donc la démocratie et par la démocratie, une œuvre de prospérité nationale et de progrès social.

Tel est le résumé de la conférence que nous fit M. Ernest Charles. Ajoutons que cette conférence était présidée par M. Hennessy, député de la Charente, qui a prononcé une élocution très applaudie.

Mercredi 20 Mars 1918.

Les Grandes Heures de la Guerre

M. Henri Robert, bâtonnier de l'ordre des avocats, est un admirable orateur. Il a fait revivre devant nous, dans un langage incomparable, les grandes heures de la guerre : la mobilisation générale qui s'est accomplie dans un ordre parfait, la bataille de la Marne qui fut l'œuvre de Joffre et de Galliéni, la bataille de l'Yser, qui empêcha la ruée sur Calais. l'épopée fabuleuse de Verdun qui restera inoubliablement gravée dans l'histoire des hommes. Henri Robert ne manqua pas de parler des heures réconfortantes que nous ont données les Belges dans leur héroïque résistance de Liège, les Anglais dans leur organisation méthodique et magistrale et enfin les Américains qui nous apportent sous leur drapeau constellé d'étoiles la clef d'or de la Victoire. En une envolée superbe, Henri Robert salue cette victoire prochaine et certaine au milieu d'un tonnerre de bravos et d'acclamations. Toute la salle est debout pour ovationner l'orateur.

Avons-nous besoin d'ajouter que plus de deux cents personnes n'ont pu s'asseoir faute de place et que plus de deux cents autres ont dû rebrousser chemin.

TROISIÈME SÉRIE

Conférences d'Education générale

Vendredi 25 Février 1918

Impressions d'Amérique

Foule des plus nombreuses pour entendre la conférence que doit faire M. Ferdinand Buisson et M. René Viviani, ancien président du Conseil, qui préside.

M. Ferdinand Buisson, qui est allé plusieurs fois en Amérique avant la guerre et pendant la guerre — son dernier voyage remonte à quelques mois — déclare qu'il va parler de l'Education américaine, de ce qu'il a vu là-bas, des impressions et des expressions qu'il en a rapportées. Cette conférence, pleine d'aperçus originaux, sera publiée *in extenso*. En voici la péroraison :

Le peuple américain, qui a, depuis longtemps, le sentiment de la grande destinée qui l'attend et du devoir très grand qui lui est imposé, ce peuple, à la suite de circonstances que je n'ai pas à rechercher, avait semblé ajourner l'accomplissement de ses devoirs. Les allemands ont tant fait et ont agi et parlé de telle façon que l'Amérique tout entière a compris ce devoir, qui lui est apparu non seulement urgent mais tellement impérieux qu'elle n'avait plus le moyen ni de s'y soustraire, ni de l'ajourner, ni même de rien faire pour atténuer l'énormité des sacrifices auxquels elle se voit condamnée. Et elle accepte ces sacrifices avec une telle grandeur, avec une telle puissance de générosité, avec une telle volonté — comme l'a dit le Président Wilson — d'aller jusqu'au bout, que nous autres, Français, quand nous étions en présence de ces manifestations dont notre Président pourra vous parler mieux que personne, nous avions le sentiment que ce n'était pas seulement une alliance entre eux et nous, que c'était l'union profonde de nos cœurs et de nos esprits qui se trouvait réalisée, par des circonstances dont personne n'aurait pu prévoir les péripéties. Mais aujourd'hui, autant le souvenir de La Fayette est resté vivant là-bas, autant nous, ici, nous éprouvons exactement le même sentiment que les ancêtres ont éprouvé quand La Fayette est arrivé, et, de même que La Fayette est allé là-bas pour aider les Américains à faire les Etats-Unis d'Amérique, de même eux viennent chez nous pour nous aider à faire les Etats-Unis du monde (Applaudissements prolongés).

M. Viviani prend à son tour la parole et dans ce noble langage qui déchaîne les bravos, il a montré que c'est de l'Instruction telle que l'a conçue l'éminent américain qu'est sortie l'adhésion à la guerre de nos amis :

Ecoutez-le :

Peut-on rappeler cette grande résolution de conscience qui s'est emparée de l'Amérique tout entière, et qui a fait qu'elle risque d'énormes sacrifices en voulant aller « jusqu'au bout » ?

Elle était singulièrement empêchée d'agir, parce qu'elle vivait sous le poids de traditions anciennes dont il est bien difficile à un grand peuple de se débarrasser en un jour. C'était une doctrine bien connue autrefois en Amérique que celle au nom de laquelle on proclamait que l'Amérique ne doit connaître que ses propres affaires, qu'elle est indifférente au reste du monde, et qu'elle est assez vaste et assez grande, réunissant pour ainsi dire dans un creuset où tout se fond tous les peuples du monde, pour ne pas s'inquiéter de ce qui se passe sous les autres latitudes. C'était à l'époque où Washington fondait l'Indépendance américaine, et surtout après lui, autant qu'on en peut juger.

A ce moment-là, à quoi l'Amérique pouvait-elle penser ? L'Europe avait comme foyer démocratique la France, mais, hélas ! de tout temps étouffé par les réactions ; le reste de l'Europe était livré à la monarchie absolue ; et les négociations et les adhésions étaient très difficiles, à travers une grande étendue de mer entre une République qui est ce que vous savez et les monarchies.

Heureusement, un homme qui sort de l'Université, — je parle de M. Wilson — dont le fort esprit et la forte conscience se sont alimentés aux enseignements de l'Université, qui est armé à la fois de la science juridique et de la science philosophique, cet homme, donc, a merveilleusement compris la manière dont il fallait, dans un pays regarder l'Histoire.

Il faut savoir regarder l'Histoire, et même, souvent, dans son propre pays, on la regarde très mal : on en aperçoit les contours, on voit les coups d'Etat, les Révolutions ; on voit les intrigues de partis ou les intrigues des courtisans de l'Ancien Régime, et, parce que le regard ne fouille pas assez, on n'aperçoit pas, pour ainsi dire, ce qu'il y a de mystérieux dans cette évolution qui échappe aux regards. C'est ainsi qu'on enseigne aux enfants, quelquefois même aux ouvriers, — et ce fut la source de malentendus — que, par exemple, c'est la prise de la Bastille qui a déterminé la Révolution française. Vraiment, on enseigne l'histoire de façon rudimentaire ! La prise de la Bastille est un admirable symbole en ce sens que le peuple de Paris s'est précipité là où étaient ceux qui avaient été emprisonnés en vertu de lettres de cachet, symboles mêmes de l'arbitraire. Mais cette prise de la Bastille eût été une révolte sans lendemain si, depuis trois siècles, la bourgeoisie n'avait, en s'emparant des écoles, des offices, par ses médecins et ses avocats, pris possession, peu à peu, de la vie économique du pays, si, à travers le travail des penseurs, des professeurs, des philosophes, grâce à Montesquieu, à Voltaire, à Diderot, et surtout à Beaumarchais et à Rousseau, elle n'avait aperçu que c'était véritablement la Liberté, si bien que, lorsque l'heure est venue de marcher par les destins, le peuple français était prêt pour saisir — ce qui n'est rien, mais pour regarder toute la réalité du devoir.

C'est la même chose en Amérique. Comment M. Wilson aurait-il pu regarder de loin l'égorgement mondial et les principes qui s'affrontaient dans cet égorgement je ne dis pas sans en être ému dans son cœur, je ne dis pas sans laisser libre cours à sa sentimentalité, mais sans sentir son esprit dans la nécessité de rechercher ce qu'il y avait de mystérieux dans l'évolution américaine.

Puis, c'est le père de la Patrie, le Président Washington, qui vient proclamer que l'indépendance était bonne pour les Américains. Mais, est-ce que, par hasard, l'Indépendance, pour un grand pays, n'appartient qu'à lui ? Est-ce qu'elle est comparable à un trésor qui appartiendrait à un unique propriétaire pour le transmettre à ses héritiers ? Quoi ! On aurait proclamé, au prix du sang des noirs et des blancs, on aurait fait ce pas de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, on aurait ensanglanté pendant six ans un pays, Lincoln serait tombé sous le poignard d'un assassin pour que l'Amérique seule bénéficiât de tous ces sacrifices hérotiquement consentis ? Ce n'était pas possible, et M. Wilson a parfaitement compris la logique mystérieuse de l'Histoire. Il a bien compris ce qui est la vérité même, et ce qu'il faut toujours répéter, c'est que nous ne sommes pas dans la guerre, ce n'est pas vrai. Bien que, sous la forme matérielle, ce soit la guerre féroce et dure, avec les nations qui donnent, avec les armes qui partent, avec l'égorgement dans les tranchées, nous sommes dans une révolution humaine : nous sommes dans une révolution où s'affrontent le principe de liberté et le principe d'autocratie. Et c'est bien parce qu'il a saisi ceci, parce que c'est, du champ de bataille, la vérité primordiale, parce qu'il a compris que ces deux grands principes se rencontraient dans cette France, champion des idées, c'est parce qu'il a senti que, depuis 1789, le monde est dans le travail, depuis les philosophes, les hommes d'action de la Convention qui ont voulu fixer le droit nouveau, c'est bien parce qu'il a compris qu'il ne pouvait pas y avoir de droit national s'il n'y avait un droit humain qui devait avoir la noblesse de s'agrandir jusqu'à devenir le droit universel que, par les moyens que vous savez, où jamais la fermeté n'a manqué, il est solennellement entré dans la guerre aux côtés des Alliés, quelques jours ou du moins quelques mois après l'effusion de son idée, lorsque, avec une si grande noblesse de langage, il a internationalisé la question de l'Alsace-Lorraine — et c'est là le progrès humain accompli dans les esprits le plus grand que l'Histoire puisse enregistrer.

Que les Français aient déploré l'acte dont ils ont été les victimes, que la France, vaincue en 1871, après avoir offert la rançon de ses veines transpercées, ait été obligée d'accepter la loi du vainqueur, que nous ayons pleuré en regardant la frontière ouverte pour ne pas porter un coup à la paix du monde, que nous ayons renfermé en nous notre grande détresse et notre espérance, que nous ayons senti pendant quarante sept ans notre blessure, soit ; tu pouvait dire : Ce sont les Français ; ils ont été amputés de leur terre ; ils ont été amputés de leur âme : ils se plaignent, ils ont raison. Mais Lloyd George et M. Wilson ont bien montré que c'était là la blessure des hommes libres, parce que tant qu'il y aura une Germanie triomphante, tant qu'il y aura le militarisme prussien, il y aura des Alsace-Lorraine dans le monde ; tant qu'il y aura une force d'agression, que Mirabeau, avec ses vues géniales, avait déjà aperçue, lorsque, donnant la véritable définition de la Prusse, il disait que la guerre lui était une industrie nationale, il y aura des Alsace-Lorraine dans le monde.

Et voilà pourquoi M. Wilson a si noblement et si fermement internationalisé la question de l'Alsace-Lorraine, montrant que, sans doute, sa restitution à la France n'enrichirait pas l'Amérique, mais les principes éternels du Droit ; que ce n'était pas seulement votre terre, que ce n'était pas seulement une parcelle de notre âme, une fraction de notre idéal qui avait été atteinte mais que c'était notre idéal, qui se confond avec l'idéal du monde. Et c'est pour cela — voyez combien son esprit chercheur évolue de jour en jour — c'est pour cela qu'il a internationalisé cette question.

Vendredi 1er Mars 1918

L'Education véritable de la Jeunesse

Au début de la séance, M. Léon Robelin, secrétaire général de la Ligue qui revient de la manifestation organisée à la Sorbonne, pour commémorer la protestation des Alsaciens-Lorrain du 1er mars 1871 à Bordeaux, lit, au milieu de l'émotion générale cette protestation puis il donne la parole à Mme Avril de Sainte-Croix.

Le programme d'éducation, pourtant très complet, a toujours laissé dans l'ombre ce qui touche à la vie propre de l'individu, à la connaissance des lois de la reproduction à la préparation à la vie sexuelle, c'est-à-dire à l'un des facteurs les plus importants de la vie humaine.

Une réaction commence à se dessiner. On comprend qu'une éducation qui confond l'ignorance avec la pureté livre les adolescents aux entraînements de la passion sans les avoir armés contre elle. On sent toute la nécessité de l'éducation sexuelle, mais on se demande à quel âge elle doit commencer, comment elle doit se faire et, enfin, par qui elle doit être faite ?

Pour être résolues de façon satisfaisante, ces questions doivent être étudiées à fond. C'est la personnalité même de l'enfant qui déterminera le moment où doit commencer son éducation et, pour que celle-ci soit faite avec tout le tact nécessaire, il est important que les parents y soient préparés longtemps à l'avance. Or, c'est justement cette éducation des parents qui a été négligée et c'est par eux qu'il importe de commencer, si l'on veut préparer pour la France des générations saines et fortes. Il faut, par des cours spéciaux, préparer les futurs instituteurs et institutrices à la délicate mission qui leur incombera, puisque c'est eux qui, à l'école devront poursuivre l'éducation commencée à la maison.

L'enseignement doit-il être individuel, familial ou collectif ? Il est évident que personne ne peut remplacer la mère pour cette initiation, mais combien peu ont les qualités requises ou le temps nécessaire pour se consacrer elle-mêmes à l'éducation de leurs enfants ! C'est à l'école surtout que celle-ci doit se faire et, pour cela, point n'est besoin d'ajouter au programme. C'est dans l'enseignement de l'histoire naturelle que les éducateurs doivent faire